

né par dehors la véritable tournure d'une chaloupe; après quoi nous fûmes encore occupés une quinzaine de jours à la mettre à l'eau, où nous la fîmes entrer pousse à pousse, par le moyen de quelques rouleaux.

J'étais surpris de voir avec quelle adresse mon sauvage savait la manier et la tourner, quelque grande qu'elle fût. Je lui demandai si elle était assez bonne pour s'y hasarder et tenter le passage, et il m'assura que nous le pouvions, même quand le vent serait très fort. J'avais pourtant encore un autre dessein, c'était d'y ajouter un mât, une voile, une ancre et un câble. Pour le mât, je choisis un jeune cèdre fort droit, et j'employai Vendredi à l'abattre et à lui donner la forme nécessaire. Quant à la voile, j'en fis mon affaire; je savais qu'il me restait un bon nombre de morceaux de vieilles toiles; mais comme je n'avais été guère soigneux de les conserver pendant vingt-six ans, je craignais qu'elles ne fussent absolument pourries. J'en trouvai pourtant deux lambeaux passablement bons; je me mis à y travailler, et après la fatigue d'une couture longue et pénible faite d'aiguille, j'en fis une mauvaise toile triangulaire.

Je mis près de deux mois à garnir et à dresser mon mât et mes voiles, et à mettre la dernière main à tout ce qui était nécessaire à la barque; j'attachai un gouvernail à la poupe, quoique je fusse un assez mauvais charpentier; comme je savais l'utilité, et même la nécessité de cette pièce, je travaillai avec tant d'application, qu'enfin j'en vins à bout. Mais quand je considère toutes les inventions dont je me servis pour suppléer à ce qui me manquait, je suis persuadé que le gouvernail seul me coûta autant de peine que toute la barque.

Il s'agissait alors d'enseigner toute la manoeuvre à mon sauvage; car, quoiqu'il sût parfaitement comment faire aller un canot à force de rames, il était fort ignorant dans le maniement d'une voile et d'un gouvernail. Il montrait un étonnement inexprimable quand il me voyait tourner et virer ma barque à ma fantaisie, et les voiles changer et s'enfler du côté où je voulais faire cours. Cependant, un peu d'habitude lui rendit toutes ces choses familières, et en peu de temps il devint un parfaitement bon matelot, excepté qu'il me fut impossible de lui faire comprendre l'usage de la boussole. Ce n'était pas un grand malheur, car nous avions rarement un temps couvert, et jamais de brouillards, en sorte que la boussole nous était assez inutile, puisque pendant la nuit nous pouvions voir les étoiles, et découvrir le continent même pendant le jour, hormis pendant les saisons pluvieuses, dans lesquelles personne ne s'aviserait de se mettre en mer.

J'étais alors entré dans la vingt-septième année de mon exil dans cette île, quoique je ne puisse guère appeler exil les trois dernières, pendant lesquelles j'ai joui de la compagnie de mon fidèle sauvage. Je continuais toujours à célébrer l'anniversaire de mon débarquement dans l'île, avec la même reconnaissance envers Dieu, dont j'avais été animé dans le commencement; il est certain même que, dans ma situation présente, cette reconnaissance devait redoubler par les nouveaux bienfaits dont la Providence me comblait, et surtout par l'espérance prochaine qu'elle me faisait concevoir de ma délivrance. J'étais persuadé que l'année ne se passerait pas sans voir mes vœux accomplis; mais cette persuasion ne me faisant rien négliger de mes occupations ordinaires, je labourais la terre comme de coutume, je plantais, je faisais des enclos, je séchais mes raisins; en un mot, j'agissais comme si je devais finir ma vie dans l'île.

La saison des pluies étant survenue, je me vis obligé à garder la maison plus qu'en d'autres temps: j'avais déjà pris auparavant mes me-

sures pour mettre notre bâtiment en sûreté, je l'avais fait entrer dans la petite baie dont j'ai parlé plusieurs fois; je l'avais tiré sur le rivage pendant la haute marée; Vendredi lui avait creusé un petit chantier justement assez profond pour pouvoir lui donner autant d'eau qu'il fallait pour mettre à flot; et pendant la basse marée nous avions pris toutes les précautions nécessaires pour empêcher l'eau de la mer d'entrer malgré nous dans ce chantier. Afin de le mettre à l'abri de la pluie, nous le couvrîmes d'un si grand nombre de branches d'arbres, qu'un toit de chaume n'est pas plus impénétrable. De cette manière, nous attendîmes le mois de novembre et de décembre, époque à laquelle je m'étais déterminé à hasarder le passage.

XXV

COMBAT CONTRE LES SAUVAGES. ROBINSON SAUVE LA VIE A UN ESPAGNOL ET AU PERE DE VENDREDI.

Mon idée d'exécuter mon entreprise s'affermait avec le retour de la saison sèche, et j'étais continuellement occupé à préparer tout, principalement à assembler les provisions nécessaires pour le voyage, ayant dessein de mettre en mer dans une quinzaine de jours.

Un matin, pendant que je travaillais ainsi à nos préparatifs, j'ordonnai à Vendredi d'aller sur le bord de la mer pour chercher quelque tor-

toi, pourvu que tu m'en promettes autant; tu veuilles exactement suivre mes ordres.

—Oui, répondit-il, moi mourir quand tu ordonne mourir.

Là-dessus je lui fis boire un bon coup de mon rhum pour lui fortifier le cœur. Je pris mes deux fusils de chasse, que j'avais chargés de mon plus gros plomb: je pris quatre mousquets dans chacun desquels j'enfonçai deux clous et cinq petites balles; je chargeai mes pistolets tout aussi bien à proportion: je pris mon côté mon grand sabre nu, et j'ordonnai à Vendredi de prendre sa hache.

M'étant préparé de cette manière, je pris de mes lunettes, et je montai au haut d'une colline pour découvrir ce qui se passait sur le rivage: j'aperçus bientôt que nos ennemis étaient au nombre de vingt et un avec trois à quatre sonniers; qu'ils étaient venus en canot, et qu'ils avaient dessein de faire un festin de triomphe de ces trois corps humains.

J'observai encore qu'ils étaient débarqués dans l'endroit où Vendredi leur était échappé; mais bien plus près de ma petite baie, le rivage était bas, et où un bois épais s'étendait presque jusqu'à la mer. Cette découverte me donna d'un nouveau courage; et retournant vers mon esclave, je lui dis que j'étais déterminé à les tuer tous s'il voulait m'assister avec sa vigueur. Sa peur étant alors passée, et le voyant avoir mis ses esprits en mouvement, il parut de feu, et répéta avec un air ferme:



Nous dressâmes les mâts et les voiles.

tue; c'était une trouvaille qui nous était fort agréable, tant à cause des oeufs que de la chair même. Il n'y avait qu'un moment qu'il était sorti, quand je le vis revenir à toutes jambes, et voler par-dessus mon retranchement extérieur, comme si ses pieds ne touchaient pas à terre. Sans me donner le temps de lui faire des questions il se mit à crier:

—O maître, maître! ô douleur! ô mauvais!

—Qu'y a-t-il, Vendredi? lui dis-je.

—Oh! répondit-il, là-bas, un, deux, trois canots, un, deux, trois.

J'avais beau tâcher de le rassurer, le pauvre garçon continuait à être dans des transes mortelles, se persuadant que les sauvages étaient venus exprès pour le mettre en pièces et pour le dévorer.

—Courage, Vendredi, lui dis-je, je suis dans un aussi grand danger que toi; s'ils nous attrapent, ils n'épargneront pas plus ma peau que la tienne: il faut donc que nous nous hasardions à les combattre. Sais-tu te battre, mon enfant?

—Moi tirer, répliqua-t-il; mais venir là plusieurs, grand nombre.

—Ce n'est pas une affaire, lui dis-je, nos armes à feu effrayeront ceux qu'elles ne tueront pas: je suis résolu de hasarder ma vie pour

—Moi mourir, quand vous ordonne mourir.

Pour mettre à profit ce moment de noblesse, je partageai les armes entre nous deux; je donnai un pistolet pour mettre à sa ceinture, je lui mis trois fusils sur l'épaule; j'en pris autant pour moi. Nous nous mettons en marche. Outre mes armes, je m'étais pourvu d'une bouteille de rhum, et j'avais chargé mon esclave d'un sac plein de poudre et de balles. Le seul ordre qu'il avait à suivre était de marcher sans mes pas, et de ne faire aucun mouvement, de ne pas dire un mot sans que je lui eusse commandé. Je cherchai à main droite un détournement pour passer de l'autre côté de la baie, et pour gagner le bois, afin d'avoir les cannibales à portée du fusil avant qu'ils m'eussent découvert. Je vins aisément à bout de trouver une telle route par le moyen de mes lunettes d'approche.

J'entrai par le bois avec toute la précaution et tout le silence possibles, ayant Vendredi sur mes talons, et je m'avançai jusqu'à ce qu'il n'y eût qu'une petite pointe du bois entre nous et les sauvages. Apercevant alors un arbre fort élevé, j'appelle Vendredi tout doucement, et j'ordonne de percer jusque-là pour découvrir ce que les sauvages s'occupaient. Il le fit, et vint bientôt me rapporter qu'on les voyait distinctement.